

## I

## La Rose et l'Épine

TANDIS QUE LE PRINCE RÉGNANT de l'antique cité d'Ombria agonisait sur sa couche, sa maîtresse, chassée de la chambre par le regard noir et glacial de Domina Pearl, errait sans but dans le palais tel un oiseau poussé par la tempête... jusqu'à franchir par inadvertance la porte non gardée de Kyel Greve et à se retrouver au chevet de son lit, sur lequel il jouait avec ses marionnettes.

Là, la fille d'auberge et l'héritier d'Ombria, tous deux pâles et les yeux rougis, se regardèrent. Kyel souleva la marionnette de faucon qu'il tenait sur le poing. Elle avait des plumes de soie et des yeux de zircon teinté.

– Défaits tes cheveux, dit le faucon.

Lydea leva les mains ; perles, épingles et filets d'or se répandirent à terre. Sa chevelure couleur d'automne lui descendait presque jusqu'aux genoux.

Le petit garçon la contempla un moment sans même ciller, au point que Lydea en vint à se demander s'il ne s'était pas endormi, assis sur son grand lit. Mais il finit par se ressaisir. Il avait les yeux de saphir de son père, ainsi que ses cils et ses cheveux noirs. Sa peau était blanche comme de la cire, sauf celle du nez qui était rouge. Il l'essuya d'un revers de manche.

– Puis-je m'asseoir ? demanda Lydea gravement.

Elle était grande et gracieuse et se tenait toujours la tête légèrement penchée, comme sous le poids du

danger permanent que courait l'amour qu'elle portait au prince d'Ombria, cet amour qui l'avait fait venir à peine sortie de l'enfance dans son palais après la mort de son épouse. En cinq ans, Royce Greve lui avait enseigné les manières et la prestance qu'exigeait cet endroit difficile, mais il n'avait jamais pu mettre un terme à l'habitude qu'elle avait de se ronger les ongles. Elle allait d'ailleurs le faire, quand Kyel lui lança une marionnette.

– C'est elle qui doit demander.

Elle glissa avec peine ses pauvres doigts déchirés dans la tête de porcelaine : une tête d'oie ; elle se dit que c'était approprié.

– Puis-je m'asseoir ? demanda l'oie, et le faucon répondit :

– Assieds-toi.

– Où sont vos gardes ?

Il haussa les épaules, et le faucon dit :

– Ils ont été appelés ailleurs.

Lydea écarquilla les yeux.

– Par qui ?

– Je n'en sais rien.

– Et Jacinthe ? Où est-elle ?

– Domina lui a ordonné de partir.

– De quitter le palais ?

Le petit garçon et le faucon hochèrent tous deux la tête.

– Elle a dit que j'étais désormais trop vieux pour avoir une gouvernante.

– Qui a dit ça ? Jacinthe ?

– Non. Domina.

Un mot que Lydea n'avait pas utilisé depuis cinq ans lui vint aux lèvres ; elle les pinça avec le bec de l'oie. Les yeux de Kyel parurent s'assombrir d'un coup.

– Mon père est mourant et Jacinthe est partie. Peux-tu rester avec moi ?

– Pour l'instant.

Elle se souvint de la consigne, et c'est l'oie qui répéta :

– Pour l'instant, Monseigneur,

Avec cette fois les accents plus rudes de son enfance :

– Pour un moment, mon petit canard.

– Je suis un faucon, pas un canard.

– Votre grand-père, Peregrine Greve, était un faucon.

Pas vous. Vous n'êtes qu'un adorable caneton.

Elle lui caressa les cheveux, tentant d'atteindre à travers l'épaisseur de son chagrin une idée qui la fuyait. Ses pensées avaient perdu leur clarté ; elle se sentait lourde, résignée, vidée, à peine capable de soulever l'oie.

– Je ne vous laisserai pas seul ici, promit-elle, se sachant bonne au moins à cela, dût-elle perdre la vie avec lui sur ce lit couvert de marionnettes.

Que faire, mais que faire ? Quand Royce Greve aurait rendu son dernier soupir, sa grand-tante Domina se proclamerait régente jusqu'à ce que Kyel ait atteint l'âge de régner. Si elle le laissait vivre jusque-là...

L'oie redescendit, tête la première, jusqu'au couvre-lit brodé. Lydea la fixait, le regard perdu. Ou bien était-ce Duncan Greve qui avait renvoyé les gardes pour laisser Kyel sans protection à la mort de Royce ? Un bâtard pouvait-il régner sur Ombria ? se demanda-t-elle. Oui, s'il était assez dur. Même un chien couvert de puces pouvait régner sur Ombria, pourvu qu'il ne fasse montre d'aucune pitié.

Le faucon donna un petit coup de bec à l'oie.

– Parle.

Kyel rejeta le faucon dans un coin pour le remplacer par le roi des rats, dont les yeux étaient de grenat et la couronne d'or.

– Parle-moi.

– Voulez-vous que je vous raconte une histoire ? demanda l'oie.

– Raconte-moi l'histoire de l'éventail.

Kyel s'éloigna d'elle en roulant sur lui-même et prit

l'éventail qui se trouvait sur une table d'ébène à côté du lit. C'était un objet délicat constitué de minces bâtonnets d'ivoire et d'une double feuille de papier de riz plié. Une face en était peinte, l'autre représentait une silhouette à la découpe compliquée ; un monde d'ombre au revers d'un monde peint qu'on pouvait voir en maintenant l'éventail devant une source de lumière. Il avait appartenu à la mère de Kyel.

Lydea ouvrit lentement l'éventail, en révélant le côté coloré.

– Voici Ombria, Monseigneur, dit l'oie.

« La plus ancienne cité du monde.

« La plus belle cité du monde.

« La plus puissante cité du monde.

« La plus riche cité du monde.

« Voici le monde d'Ombria.

L'oie tapota un minuscule palais vert jade surplombant la mer.

– Voici le palais des princes d'Ombria. Voici les grands ports d'Ombria à l'activité débordante. Voici les vaisseaux d'Ombria...

L'oie prit délicatement l'éventail dans son bec et le pencha devant la lampe. La lumière le traversa.

– Et voici le fantôme d'Ombria.

Derrière Ombria s'élevait une autre cité, un extraordinaire échafaudage d'ombres, qui s'élevait même au-dessus du palais. Des vaisseaux fantômes naviguaient sur les eaux ; de minuscules personnages d'ombre marchaient dans les rues peintes. Le futur prince régnant d'Ombria, lèvres entrouvertes, contemplait son domaine.

– Parle-moi de la cité fantôme. Y régnerai-je aussi ?

La voix de l'oie se fit rêveuse, comme intimement mêlée au conte.

– La cité fantôme est aussi ancienne qu'Ombria. Certains disent qu'il s'agit d'une cité complètement à part, coexistant avec Ombria dans un temps si proche du

nôtre qu'il y a des endroits – rues, portes, vieilles maisons – où un temps se fond à l'autre, où l'une des cités devient l'autre. D'autres disent que les deux cités existent dans un même temps, notre propre temps, et que nous les traversons toutes deux chaque jour, exactement comme lorsque l'on marche dans une rue on passe de la lumière à l'ombre puis de nouveau à la lumière, et ainsi de suite. Alors, Monseigneur, qui peut dire si vous régnerez sur la cité fantôme ? Vous y régnerez, et vous n'y régnerez pas ; c'est pareil, car même si vous régniez sur la cité fantôme, il n'est pas sûr que vous la connaissiez jamais.

– Mais alors... alors comment sait-on qu'elle existe ?

L'oie resta silencieuse un moment. Au-dessus d'elle, le visage de Lydea avec ses yeux brumeux couleur d'automne était figé, comme sculpté en une beauté immobile et intemporelle par l'amour, la peur et le chagrin. Elle se laissait aller au souvenir des rues bruyantes et encombrées de son enfance : un rayon de lumière aveuglant venu d'une allée trop sombre pour qu'on puisse y voir quoi que ce soit, une maison qui se trouvait une fois là, une fois ailleurs...

– Dea, Dea, comment le sait-on ?

Elle cligna des yeux. Une autre voix l'avait appelée comme ça : *Dea Dea*, un soupir d'assouvissement, mais seulement quand ils étaient le plus seuls possible. Car il n'y avait rien de privé dans cette maison, non rien, absolument rien...

Elle sentit des larmes lui monter aux yeux. La porte s'ouvrit alors brusquement. Elle se retourna, l'oie se retournant elle aussi, toutes deux muettes, leurs regards fixant la porte. Mais ce n'était ni Domina Pearl, ni sa garde ensorcelée qui venait en finir avec l'enfant. C'était le fils bâtard de Camia Greve, Duncan, qui se tenait dans l'encadrement de la porte, fixant à son tour le rat et l'héritier, la maîtresse et l'oie, avec

aussi peu d'expression, pensa Lydea, qu'un poisson sans tête.

Il dit à Lydea :

– Le prince vous demande.

Il ne ressemblait pas à sa mère, la sœur cadette du prince. Elle était morte dix ans après la naissance de Duncan sans jamais donner le nom du père. Le jeu des ressemblances continuait à faire s'agiter les langues. Même Lydea s'y était essayée, mais elle n'avait trouvé personne à la cour qui ait des cheveux de ce blanc immaculé, ces yeux argent qui ne reflétaient rien d'autre que la lumière, ce fin sourire hermétique capable de défier Domina Pearl elle-même. De ses amours, de ses occupations, Lydea n'avait qu'une vague idée. Il traitait la maîtresse de son oncle avec autant de courtoisie que d'indifférence ; elle n'avait pas la moindre idée de ce qu'il pensait vraiment d'elle. D'après ce qu'elle avait vu de ses aquarelles représentant des porches délabrés, des jetées en ruines, des escaliers écroulés ou encore des rues sans lumière, elle lui devinait un goût artistique en marge et un attrait marqué pour le vagabondage ; il semblait en effet qu'il se baladât sans crainte aucune dans les coins les plus sombres d'Ombria. Royce avait beaucoup aimé le fils bâtard de sa sœur, et l'avait toujours traité avec générosité. Mais malgré cinq ans passés au palais, Lydea n'en savait pas assez sur lui pour savoir sur quel pied danser en sa présence.

Elle posa la marionnette et se leva, jetant un regard anxieux à Kyel, déchirée entre la nécessité de protéger l'enfant et l'appel du mourant. Duncan n'irait sûrement pas faire de mal à Kyel, pensa-t-elle, mais, dans cette maison, qui pouvait affirmer sans risquer de se tromper que même l'eau et le feu ne conspiraient pas ensemble ?

C'est Kyel lui-même qui décida à sa place, en déclarant sans crainte dans la voix :

– Mon père te veut auprès de lui. Duncan restera avec moi.

Elle eut un geste pour réordonner ses cheveux tout en remarquant d'un œil pratique que Duncan n'était pas armé. Duncan dit d'un ton bref :

– N'y touchez pas. Il aimera comme ça.

Elle laissa tomber ses mains et prit le temps de lui faire partager les rares pensées qui subsistaient dans son esprit embrumé. Kyel lui faisait confiance ; c'était la seule chose à laquelle elle pouvait se raccrocher. D'une voix que la peur rendait désespérée, elle lui dit :

– Quelqu'un a renvoyé ses gardes.

– J'ai remarqué.

– Si Domina Pearl... si elle a ourdi quelque complot...

Il fit non de la tête ; du fait de la présence de l'enfant, il choisit ses mots avec soin :

– Sans Kyel, ce serait le chaos. Ses héritiers légitimes sont âgés, ils ont peur, et leurs descendants pourraient décider de prendre ce dont ils n'hériteront pas. Pour elle, mieux vaut être régente pour Kyel plutôt que de précipiter au sein de la maison de Greve une lutte de pouvoir qui pourrait la voir quitter le palais sur son antique postérieur.

Résignée, elle laissa aller un peu sa tête de côté.

– Il y a plus de chance que ce soit à moi que ce soit réservé, Seigneur Duncan : la porte de derrière et mon postérieur. La maison de Greve s'écroulerait que Domina Pearl serait toujours debout sur ses deux pieds.

Ses yeux clairs la fixaient toujours :

– Avez-vous un endroit... Mais Kyel s'agitait anxieusement sur son lit et il s'interrompit.

– Lydea ne partira pas. Je l'interdis.

Il souleva la marionnette faucon, qui les fixa tous deux fièrement.

– Je serai prince d'Ombria et je l'interdis.

– Monseigneur, dit Lydea avec douceur, s'efforçant de répondre en même temps à Duncan, vous siérait-il de

m'autoriser à rendre visite à mon père quelque temps ? Il m'aimait bien, et je ne suis pas... je ne suis pas rentrée chez moi depuis un long moment.

Sa voix trahissait son chagrin. Elle se détourna rapidement, entendant à peine la réponse de Kyel, se souvenant de la jeune femme qui, cinq ans plus tôt, était arrivée au palais par la mer, tout étourdie d'amour et des rêves fous qu'elle nourrissait, tandis que des nuages d'orage s'amoncelaient, trop lourds pour qu'elle puisse en saisir la signification. Gamine stupide ! Tête de linotte ! Comment avait-elle pu sourire de la sorte, être aussi aveugle à la panique de sa mère ? Celle-ci était morte peu de temps après son départ. Et si elle avait encore un père, il ne s'était pas pour autant manifesté.

Le faucon l'autorisa à partir.

S'ensuivit alors un rêve éveillé : Royce Greve la regardant une dernière fois, la peau collée aux os de son visage, sa main tremblante se soulevant pour toucher la longue chute de ses cheveux. Puis quelque chose se passa. Elle attendait que ses doigts l'atteignent, mais ils étaient posés sur le couvre-lit de tapisserie comme s'ils n'avaient jamais bougé. Autour d'elle, dans le silence de mort, les bougies murmuraient le nom du prince, et le sien. Domina Pearl la toucha.

Puis elle marchait vers la porte ouest, la Perle noire à ses côtés, s'assurant ainsi qu'une fois sa présence devenue inutile elle ne traînerait pas dans le palais un instant de plus. De ce côté du palais la cour était déserte. À l'extérieur de la grille, il y avait une plate-bande où des tournesols penchaient lourdement la tête, comme en signe de deuil. La mer prenait de longues inspirations, qu'elle relâchait aussi lentement. Le palais avait l'air figé, attentif au son des cloches, chaque fenêtre devenant un œil témoin de sa disgrâce.

– Il vaut mieux que vous quittiez cet endroit, observa Domina.

Elle était petite et tassée ; elle ne semblait pas vieille à proprement parler, mais elle exsudait la vieillesse, tel le souffle d'un air renfermé depuis des siècles, ou un craquement d'os si lent qu'on ne pouvait l'entendre. De mémoire d'homme ses cheveux avaient toujours été teints en noir et il n'y avait personne qui se souvînt d'un temps où elle n'aurait pas été déjà là. Elle portait un chignon maintenu par des peignes de perles et d'écailles, et son visage rigide et poudré était d'un blanc cadavérique. Ses yeux vides ressemblaient à deux lunes froides.

– Il y a dans cette maison des gens qui vous dépouilleraient comme des charognards.

Lydea la regarda d'un air fatigué. Ceux qui circulaient la nuit dans les rues d'Ombria en feraient certainement autant : Domina Pearl ne lui avait même pas donné le temps de changer de chaussures, et les talons incrustés de saphirs de celles qu'elle portait allaient attirer toutes les ombres mouvantes d'Ombria.

– Vous ne vous attendiez tout de même pas à être récompensée pour votre amour.

– Non. Mais aussi curieux que cela puisse paraître, je ne m'attendais pas non plus à être punie.

Domina Pearl eut un haussement d'épaules :

– Il ne s'agit pas d'une punition. Simplement, il n'y a désormais plus de place pour vous ici. Retournez chez votre père.

– Je doute que mon père ait grand-chose à faire de moi.

– Alors essayez les docks, répondit Domina sans que son visage reflète la moindre expression. Vous trouverez à vous y employer dans n'importe quelle taverne !

– Plutôt mourir, dit Lydea sans emphase.

Et puis, sans qu'elle l'ait cherché, le langage de son enfance lui revint :

– Espèce de vieille peau aux yeux de corbeau, un oiseau aigri t'a mangé le cœur il y a si longtemps que tu

as perdu toute humanité. J'ai beau n'être qu'une stupide palourde qui n'a plus où s'accrocher et qui va se faire tuer pour ses chaussures dans les minutes qui viennent, je te préviens que si j'apprends que tu t'es avisée de faire du mal à Kyel Greve, je sortirai pieds nus de ma tombe pour t'y mettre à ma place, espèce de mausolée moche et puant.

La Perle noire ouvrit la grille. Elle eut soudain un petit rire, pareil au son que ferait un tas de feuilles mortes soufflé par le vent.

– Tu ne survivras pas au-delà de minuit dans la rue. Va-t'en.

La grille se referma derrière elle avec plus de force qu'il n'en était besoin.

– Tu es déjà morte.

Lydea, debout du mauvais côté de la grille dans la rue sombre, avec sa chevelure flamboyante étalée sur ses épaules et des cadeaux de Royce à chaque doigt, se dit que la vieille sorcière avait probablement raison. Elle jeta un dernier regard au palais et aperçut les courtisans richement vêtus assemblés en sécurité dans les grandes salles de réception pour commenter à voix basse les derniers instants de Royce Greve. Aucun d'eux ne verrait plus jamais sa fille d'aubergiste de maîtresse, au firmament pour un instant, cinq ans, disparue l'instant d'après, comme si, sous le regard desséché de Domina Pearl, elle avait définitivement cessé d'exister.

Lydea leur tourna le dos.

– On verra, murmura-t-elle, pensant à Kyel. La messe n'est pas encore dite.

Elle fit rapidement de ses cheveux une tresse en utilisant ses bagues pour la fixer, puis enleva ses chaussures et les lança dans les tournesols. Leurs curieuses faces pleines d'yeux tremblèrent bizarrement; quelque chose s'agita parmi eux, puis se calma. Lydea, qui avait devant elle la moitié de la cité à traverser de nuit, les considéra

d'un regard fixe, se rendant compte qu'il lui fallait se méfier de tout, même des tournesols ; rien ne garantissait que la Perle noire n'avait pas planté sa mort parmi eux. Elle s'en écarta d'un pas, de deux, et puis elle se mit à courir d'ombre en ombre dans la nuit, des larmes de chagrin et de terreur lui coulant sur le visage.

Elle ne put aller bien loin avant que les ombres ne commencent à essayer de l'attraper. Elle fut tirée vers des portails éclairés, vers des allées sombres. Des mains s'accrochèrent à sa chevelure, à son corsage, à ses pieds nus. Elle s'enfuit le long d'une petite rue mais quelqu'un attrapa sa longue tresse, l'obligea à s'agenouiller et commença à l'étrangler avec la tresse. Elle cria, se débattant pour respirer. Les pierres lui renvoyaient son cri, comme se moquant d'elle, mais soudain elle fut libre, sans raison apparente. Elle se remit difficilement debout, atteignit la fin de la rue et se cogna contre un corps large comme un mur. Une main énorme lui enserra les mains derrière le dos et une barbe vint s'immiscer derrière son oreille. Un oiseau ou une chauve-souris vola hors de l'ombre et l'homme se retrouva par terre, évanoui à ses pieds – saoul, se dit-elle –, et elle se remit en mouvement, essayant désespérément de se remémorer le réseau intriqué de rues qu'elle connaissait par cœur enfant. Des voix lui parvenaient comme autant de coups d'aiguille. *Pourquoi se dépêcher comme ça, ma belle ? Accompagne-nous. Qu'y a-t-il de si pressé ? Des étoiles, ce sont des étoiles qui brillent dans ses cheveux. Montre-nous tes étoiles, montre-les nous et nous te laisserons en paix. Ce chemin est sans issue, il n'y a rien là-bas, reviens ici dans la lumière. Arrêtez-la, attrapez-la, elle a volé un trésor et l'a caché dans ses cheveux...*

Elle arracha une bague à ses cheveux et la jeta derrière elle. La moitié de ses poursuivants en guenilles s'arrêtèrent pour la chercher frénétiquement au sol. Elle en lança une deuxième. Un gamin l'attrapa et l'avalait avec

un grand sourire. Elle en lança une autre, et encore une autre... jusqu'à ce que ses cheveux se dénouent complètement le long de sa robe sale et déchirée. Les rires se rapprochaient dangereusement, puis s'éloignaient à nouveau ; les panneaux pointaient dans trop de directions. Quelqu'un jeta une bouteille sur elle, qui éclata à ses pieds. Elle cria, courant maintenant comme sur des épines, des échardes enflammées. Des enseignes de tavernes se balançaient au-dessus de sa tête : La Vierge de Fer, Au Chêne qui marche, La Lune et le Hibou. Quelle était celle de son père ? Était-il toujours là ? Comment s'appelait-elle ? Des doigts enserrèrent soudain son poignet puis le lâchèrent aussi brusquement, comme si elle brûlait. À cet instant, elle aperçut un visage qui la regardait sans menace, un visage qui paraissait étrangement calme dans la lueur poussiéreuse d'un réverbère, comme si la jeune femme qui se tenait là était un fantôme. C'est alors qu'elle se souvint : La Rose et l'Épine, chemin de la Tête de mouton.

Elle demanda dans un souffle :

– Le chemin de la Tête de mouton, de quel côté ?

Le fantôme indiqua une direction du doigt puis disparut, se volatilisa, cessa tout simplement d'exister. Un violent sanglot effaré échappa à Lydea. *Où aller ?* implora-t-elle silencieusement à l'intention des ombres vides. *Comment trouver nulle part ?* Des voix indistinctes lui parvinrent ; des chiens errants s'étaient joints à la meute de ses poursuivants en aboyant furieusement. Elle se remit à courir, sur des braises brûlantes, sur le fil du rasoir. Une fois de plus elle fut arrêtée, saisie, puis à nouveau libre, sans raison apparente – à croire qu'ils étaient tous aveugles et saouls. Tournant enfin le coin du chemin de la Tête de mouton, elle vit la rose peinte accrochée sous la lune.

Elle se jeta à travers l'entrée et tomba sur les genoux aux pieds d'un homme chauve et trapu en train de

balayer de la paille imbibée de bière. Il la fixa du regard ; elle le fixa à son tour. Il tourna la tête, cracha sur la paille.

– Te voilà de retour ?

Elle s'écarta de la porte afin qu'il puisse la verrouiller. Les voix et les aboiements s'estompèrent pour laisser place à des jurons, des rires et des glapissements de chiens qu'on frappait. Elle s'appuya contre un banc, les yeux fermés, écoutant le bruit que faisaient les coups de balai brefs et colériques de son père.

Elle se décida finalement à parler :

– Tu n'as personne pour balayer.

– Je m'ai, moi.

– Je me rappelle comment balayer.

– Ça n'est pas un manche de balai que tu as eu en main ces cinq dernières années.

Elle ouvrit les yeux. Il appuya le balai au comptoir et croisa les bras, le visage aussi fermé qu'une porte de prison. Le chagrin la prit à la gorge ; elle le ravala, car elle savait qu'il se montrerait sans pitié. Elle demanda :

– As-tu quelqu'un pour récurer les tables ?

– Ma main droite.

– Et pour laver les verres ?

– Il y a des tavernes plein les rues maintenant, dit-il. Je m'en tire avec ce que j'ai.

– Je travaillerai pour rien.

– C'est bien ce que tu as fait pendant ces cinq ans.

La bouche de Lydea prit un pli amer. Elle regarda son ourlet déchiré, ses genoux écorchés, la paille sanglante sous ses pieds.

– Là-dessus, tu as raison. J'ai été assez stupide pour ça. Je ne te supplierai pas, mais... si tu me veux renvoyer, je t'en prie, attends le matin. C'est très dur là dehors.

– J'ai entendu le glas, dit-il, mais je ne pensais pas que tu viendrais ici.

– Personne ne voulait de moi là-bas, à part l'enfant.

– L'enfant. Vont-ils le laisser vivre ?

Elle secoua la tête sans parler, les yeux brûlants.

– Je n'en sais rien, murmura-t-elle. Il est encore plus démuni que moi.

Tout en poussant la paille du bout du pied, il l'observait.

– Je t'avais dit de ne pas partir.

– Je sais.

– Elle aussi. Elle t'a suppliée.

– Je sais.

– Et maintenant tu es revenue.

– Je ne demande rien, dit-elle d'un ton prudent, et tu ne me dois rien. Mais je travaillerai.

– Comment, avec des pieds dans cet état ?

– Je travaillerai sur les genoux. En cinq ans, aucun autre homme que le prince d'Ombria ne m'a eue, et cette nuit j'ai traversé la moitié de la cité en me défendant pour que ça reste vrai. Il y a des endroits où l'on m'aurait sûrement engagée, mais je préférerais laver le sol avec mes cheveux. Et tes fenêtres. Elles en ont bien besoin.

La mâchoire de son père se noua ; elle vit passer dans ses yeux un éclat qui lui redonna espoir. Il inspira profondément.

– Alors, dit-il doucement, fais ça. Lave le sol avec tes cheveux. Et si tu es encore là demain matin, en mémoire de ta mère je ne te jetterai pas dehors.

Elle ouvrit les mains. Le matin même elles étaient encore douces comme du duvet, ornées de bijoux, lisses et parfumées. Elles étaient pleines de sang et de crasse, maintenant, avec des bleus comme seuls ornements.

– Où est le seau ? demanda-t-elle.

– Je vais te le donner, dit son père, et il alla chercher le futur de Lydea derrière le comptoir.